

ENTREVUE AVEC LAÉTITIA BOURGET
Paris, mars 2002, réalisée par Stéphanie Morissette

SM : J'aimerais savoir ton parcours artistique, comment tu en es arrivé à la création vidéo ?

LB : J'ai commencé à faire de la vidéo en même temps que tout le reste, à l'université de Bordeaux où il y avait un matériel assez performant, parce qu'ils avaient eu un nouvel équipement. Donc j'ai bénéficié de ça, c'était une chance. J'ai longtemps produit d'ailleurs grâce à cet équipement puisque même après mes études je continuais à y avoir accès.

SM : Est-ce que tu peux me décrire les différentes étapes, de l'idée première à la réalisation finale, de ton dernier projet par exemple?

LB : C'est peut-être un peu compliqué de le rationaliser comme ça, parce que c'est très long en fait. Je me suis rendu compte que pour chaque projet vidéo c'est à peu près deux ans de recherche avant qu'une finalisation soit possible. Donc pour mon dernier projet par exemple, *Biotope*, que j'ai réalisé avec une vieille dame (ma grand-mère), j'avais écrit quelque chose pour pouvoir obtenir un financement auprès du ministère de la culture. Habituellement je m'auto-produis, donc il y a très peu de nécessité d'écriture au départ. Je pars avec un concept puis, je commence à chercher des images et c'est en cherchant mes images que les contours et les lignes directrices du projet s'élaborent. Avec cette vieille dame, j'ai tourné pendant un mois puis j'ai laissé sédimenter tout ça pendant un an, afin de revoir les images avec du recul. J'ai besoin de temps parce que je construis beaucoup, je ne suis pas du tout dans la spontanéité. Je cherche des partis-pris précis qui se révèlent approprié par rapport à ce qui se dégage de l'expérience. Avec *Biotope* cela aboutit à une forme plutôt documentaire. Mais c'est valable aussi pour (...) (*points de suspension*), une vidéo plus plastique, qui a d'abord été un travail de prélèvement d'images de cicatrisations. Je ne savais pas quel aboutissement ça prendrait quand j'ai commencé. J'ai entrepris un travail d'observation en image de plusieurs phénomènes de peau, et finalement avec l'accumulation du matériel j'ai animé ces images fixes en « morphing », que j'ai monté sous forme de séquences. Quand j'avais ce matériel de séquences, j'ai d'abord conçu un environnement vidéo où chacune des séquences étaient isolées dans un moniteur évoluant à l'infini, comme un corps morcelé qui se régénèrait sans fin. Je ne pensais pas pouvoir en faire une monobande, parce que je ne concevais pas comme aborder une linéarité. Puis, je me suis associée à un musicien dont le travail m'a semblé pouvoir apporter la dimension qui manquait au matériel vidéo pour le monter de manière linéaire.

C'est pour ça que c'est très long, il me faut du temps à chaque fois pour trouver la manière de penser qui me permette de comprendre ce que j'ai fait et comment l'aboutir. Même si j'ai des intuitions au départ, c'est toujours l'expérience qui me livre le sens de ce que je fais et comment je peux le transmettre.

Je ne peux pas prévoir l'aboutissement au départ. Je développe au fur et à mesure du travail.

SM : Tu dis que tu as fait des demandes de subventions. Est-ce que ça t'a amené des contraintes?

LB : En fait non, pas vraiment. Quand j'ai demandé de l'argent pour le projet avec ma grand-mère, j'ai écrit très précisément la démarche, l'objectif de l'expérience etc. mais je m'en suis très

facilement écartée après en travaillant. Quand j'ai obtenu l'aide à la création, on ne m'a pas imposé de m'en tenir à ce que j'avais annoncé.

SM : Ils ne t'ont pas demandé de rendre des comptes?

LB : Non, j'ai été très libre, et d'ailleurs j'ai achevé le projet, mais c'est même fréquent que les artistes n'aient pas les moyens de finir leur projet parce qu'ils n'ont réussi à réunir qu'une partie de l'argent dont ils avaient besoin et ça ne leur suffit pas. Là c'était plutôt satisfaisant pour eux que j'ai achevé le projet, même si ça ne correspond pas à ce que j'avais avancé dans l'idée de départ.

SM : Le médium, la vidéo, avec le montage, est-ce que ça te pose des problèmes? Est-ce que c'est plus facile ou plus compliqué au niveau du temps, de la formation, sur la maîtrise du médium, du financement?

LB : En fait, maintenant que j'ai mon propre équipement je ne pense même plus aux contraintes techniques. Par contre j'envisage la vidéo comme tous les autres médiums, je n'ai pas plus d'attachement pour la vidéo que pour la photo, la sculpture ou quoi que ce soit d'autre. En fait tout découle des questionnements qui sont à l'origine du travail. Donc la vidéo à un moment donné me permet certaines choses qu'elle ne me permettrait pas sur d'autres projets.

Même maintenant que la vidéo se retrouve partout, j'estime qu'il vaut mieux réfléchir avant de s'y lancer, sans systématisme. Ça devient banalisé et en cela perd en densité, en pertinence et l'expérience du spectateur s'en trouve appauvrie.

SM : Et au niveau de la diffusion, est-ce que tu as rencontré des problèmes?

LB : On ne peut pas dire ça, voilà ce qui est bien dans la vidéo : ça circule facilement. Les problèmes de diffusion que j'ai, ce n'est pas avec mes vidéos, c'est avec tout le reste. Pour toutes mes autres pièces j'ai besoin d'un espace et de temps.

Mes vidéos n'ont quasiment pas besoin de moi pour faire leur vie. Il y a des distributeurs qui ont pris en charge la diffusion et puis pas mal de festivals ont projeté régulièrement mes bandes depuis 1999. Sous forme de monobandes, c'est un médium qui devient très facilement autonome, cela se complique évidemment pour les installations...

SM : Et au niveau du travail de l'image, est-ce que tu as déjà eu des recommandations ou des plaintes par rapport à ce que tu montrais?

LB : Disons que j'ai souvent des réactions. Pour moi ce n'est pas une difficulté. Quand je travaille sur les excréments ou sur les aspects du corps qui sont répugnants, je m'attends de toute façon à ce que cela puisse déranger. Je n'ai jamais mal vécu qu'il y ait des personnes qui réagissent à ce que je fais, même si c'est tout de même à chaque fois une épreuve, lorsque j'expose un travail abouti c'est que je suis prête à en assumer la responsabilité. Par ailleurs, je n'ai pas subi de pression dans la mesure où je suis autonome. Je ne dois rien à personne.

SM : Il n'y a personne qui te demande de modifier ton travail?

LB : Non, mais présenter ce que je fais représente parfois une prise de risque pour celui ou celle qui accueille mon travail. Il faut pouvoir assumer sans craindre d'être réprimandé par les esprits réfractaires. Cela demande d'être solide dans sa position professionnelle ou autonome de la même façon que je le suis. Donc cela pose problème effectivement dans le cadre d'institutions, comme cela m'est arrivé encore récemment. Je faisais une exposition, dans le cadre d'une résidence et le directeur du FRAC qui m'a fait intervenir a subi des pressions parce qu'il défendait ma liberté et ça déplaisait à certains, finalement l'exposition a été décrochée avant la date prévue.

SM : Qu'elles ont été les répercussions sur toi ? Est-ce que tu as été mise à l'écart ?

LB : Pas sur le moment, l'exposition a eu lieu parce que le directeur du FRAC s'est engagé pour me défendre, sans réussir à ce que la presse nationale qu'il avait mobilisée puisse visiter l'expo, du fait du décrochage prématuré. Maintenant c'est lui qui reçoit les coups de bâtons des instances supérieures, la région et le ministère. Et pour moi la conséquence a été que le comité d'administration du FRAC (composé d'élus) s'est opposé à l'acquisition de mes pièces dans la collection.

SM : Est-ce que tu as peur d'être sur une liste noire?

LB : Non, pas vraiment, je n'ai pas tellement peur d'être sur une liste noire, bien que cela me ferme certaines portes institutionnelles (mais j'ai d'autres ressources). Par contre je ne vis pas très que les personnes qui me soutiennent, puissent être menacées dans leurs fonctions par leur décision. Pour moi la situation est plus simple, les réseaux d'expositions sont vastes et je peux rebondir, mais cela dissuade certains c'est sûr en particulier dans des contextes pédagogiques ou diplomatiques.

SM : Ca ne t'amènera pas à l'autocensure, à changer ton travail?

LB : Non, je ne pense pas.

SM : Et l'autocensure pour toi c'est quoi?

LB : En fait, il y a une recherche de la bonne mesure qui pourrait être qualifiée d'autocensure. Elle n'est pas dans le but de séduire ou du politiquement correct. Quand je prends des décisions esthétiques, je cherche à rendre possible pour chacun la perception de quelque chose qui va à l'encontre de nos idées reçues. Je ne veux pas faire violence à la personne à qui je m'adresse. La provocation ne m'intéresse pas, j'ai une position plus utopique. Je crois que l'on peut modifier son regard sur les choses qui nous sont pourtant familières, mais il faut faire preuve de finesse pour cela. Donc évidemment il y a une mesure, ça passe par des moments d'autocensure. Je ne le vis pas comme une frustration, mais comme un désir d'être sur un terrain de sociabilité. Donc c'est vrai que ma mesure personnelle et comment j'évalue ce terrain de sensibilité, n'est pas toujours la mesure de ceux qui financent ou qui montrent de l'art. Cela excède parfois les limites qu'ils conçoivent, mais je tiens à ce niveau de tolérance nécessaire pour que les regards se modifient et que le monde puisse nous apparaître sous un nouvel éclairage, c'est même le centre de mon propos.

SM : Satisfaction personnelle.

LB : Disons, oui. Il y a une intensité qui est nécessaire pour moi, pour que ça vaille la peine.

SM : Tu n'as jamais adapté ton travail en fait pour plaire plus aux personnes qui diffusaient ton travail?

LB : Je n'ai pas l'impression, je me suis assez peu retrouvée dans des situations de demandes. Si je travaille pour de la commande j'imagine qu'il me faudra m'adapter mais pour l'instant je n'ai pas rencontré cette situation.

SM : Quand tu faisais ta demande de bourse, as-tu eu besoin d'adapter ton travail pour l'écriture de celle-ci?

LB : Non, en fait, je ne sais pas si c'est une illusion que je me fais. J'ai plus l'impression que s'il y a eu adaptation, c'était dans l'autre sens. Il y avait des contraintes clairement formulées, qu'on a su détourner pour que ça corresponde à mon projet.

SM : Pour t'inclure.

LB : Voilà.

SM : Est-ce que tu attends une reconnaissance du milieu artistique?

LB : Ce qui m'intéresse serait d'être dans une logique de travail. Pour l'instant je suis mon seul moteur... enfin quelques personnes commencent à être attentives à ce que je fais, alors ils s'attendent à ce que je vais faire. Il y a une relation sur la durée et c'est ça qui m'intéresse. C'est une relation de travail simplement. La reconnaissance, si ça signifie avoir une place dans le monde, oui. Évidemment, mais quand j'entends mon nom prononcé d'une certaine manière un peu emphatique, ça me dérange beaucoup. Ce type de prestige me semble un véritable obstacle à la perception personnelle des œuvres. Donc je ne cherche pas du tout à obtenir une renommée.

SM : Est-ce que tu as l'impression que ton travail répond à des attentes ?

LB : Oui à mes attentes personnelles.

SM : Et à d'autres personnes, extérieures à toi?

LB : Cela m'est arrivé de décevoir des gens, qui m'ont exprimé par exemple qu'ils ne comprenaient pas que j'ai pu faire telle pièce ou telle autre car à leurs yeux, elle ne me ressemble pas (?!). Et les points de vue divergent à ce propos : certains vont être déçus par une partie de ce que je fais qui tient au contraire à cœur à d'autres personnes qui elles déplorent autre chose qui fait sens pour d'autres etc. Quand on produit quelque chose qui fait écho chez les autres, cela développe une attente naturelle. C'est du en partie au sentiment de se reconnaître dans le travail de quelqu'un que l'on apprécie. C'est le fruit d'une sorte de transfert de subjectivité. On a ensuite du mal à accepter que cette personne ne suive pas la voie que nous avons identifiée, on doute de ses motivations.

J'ai parfois répondu à cette attente et d'autres fois je l'ai déçue. C'est indépendant de ma volonté, je vais où mes projets me mènent. Par exemple j'ai fait beaucoup de travaux identifiés autour du corps, c'est donc là que certains m'attendent. Mais j'ai aussi mené parallèlement en photo et puis en vidéo, un travail sur des contextes sociaux. Cela prend des formes complètement différentes, et à première vue cela ne semble pas de tout être le même propos artistique (mais bien sûr je ne suis pas de ce point de vue). Et quand j'ai réalisé une vidéo au sein d'une banque, intitulée *au travail*, une bonne partie des personnes qui m'avaient soutenue jusque là m'ont tiré une tronche d'un mètre, dont mon distributeur et un producteur avec qui j'avais commencé à travailler et qui s'est finalement désisté. Ça a été mal perçu aussi du côté des festivals (c'est quoi ça ?). Mais j'ai développé de nouvelles connexions avec ce travail, et puis certains m'ont suivi.

SM : Donc ça ne t'a pas empêché de travailler?

LB : Non, cela ne m'a pas empêché d'avancer, mais j'ai déçu des personnes, des attentes et ainsi j'ai interrompu une progression qui était enclenchée avec certains. Ce qui m'a permis d'aller ailleurs, de créer de nouvelles relations.

SM : Donc il faut que tu cibles plus où tu vas envoyer ton travail?

LB : oui disons qu'à chaque fois que je produis quelque chose, rien n'est garanti. Je ne cherche pas tellement à être consensuelle, ni à préserver mes acquis, alors... A chaque fois que je produis un nouveau travail, il faut que je trouve les personnes qui y seront sensibles. Chacun à ses limites. Il y a des personnes que je sais réceptives à tout ce qui relève d'une recherche de beauté et d'autres qui sont plus sensibles à une démarche conceptuelle par exemple. Mais je n'ai pas suffisamment de parcours pour l'instant. Je suis encore en observation et puis ces estimations sont très aléatoires, je préfères me fier aux rencontres plutôt que de développer une grille de lecture.

SM : Ça fait combien de temps que tu travailles la vidéo?

LB : Depuis 1997.

SM : Merci beaucoup Laëtitia.